



HAL
open science

Compte rendu de l'ouvrage de John Gillingham. - The Angevin Empire. 2e éd., Londres, Oxford Univ. Press, 2001

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Compte rendu de l'ouvrage de John Gillingham. - The Angevin Empire. 2e éd., Londres, Oxford Univ. Press, 2001. Cahiers de civilisation médiévale, 2004, pp.82-83. halshs-01333350

HAL Id: halshs-01333350

<https://shs.hal.science/halshs-01333350>

Submitted on 17 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

John Gillingham. — *The Angevin Empire*. 2e éd., Londres, Oxford Univ. Press, 2001.

Martin Aurell

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin. John Gillingham. — *The Angevin Empire*. 2e éd., Londres, Oxford Univ. Press, 2001.. In: Cahiers de civilisation médiévale, 47e année (n°185), Janvier-mars 2004. pp. 82-83;

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2004_num_47_185_2874_t1_0082_0000_2

Document généré le 01/06/2016

l'idéologie de la guerre sainte en Islam. Mais l'historien des croisades qu'est Jean Flori semble oublier que ces dernières, qui sont sans aucun doute une préoccupation majeure de nombreux souverains et chroniqueurs de l'Occident latin, ont beaucoup moins d'importance chez les auteurs musulmans du Moyen Âge, à l'exception de quelques chroniqueurs directement impliqués. Ainsi il parle d'un « déclin général qui affecte dès cette époque [celle des croisades] le monde musulman » (p. 9), alors que celui-ci connaît précisément à cette époque une expansion fulgurante vers le sud et vers l'est.

Le volume se clôt avec une sélection de trente et un extraits de textes qui illustrent bien les propos de l'A. et qui constituent un outil précieux pour les enseignants d'histoire. L'ouvrage fournit une excellente introduction au sujet de ce qu'on appelait autrefois la « préhistoire » de la croisade, et plus généralement à la sacralisation de la guerre en Occident latin et dans le monde arabo-musulman.

John TOLAN.

John GILLINGHAM. — *The Angevin Empire*. 2^e éd., Londres, Oxford University Press, 2001, 148 pp., 3 cartes, tableau généalogique.

Cette réédition d'un ouvrage paru il y a quinze ans, corrigée et augmentée d'un tiers, est due au meilleur spécialiste actuel de l'histoire anglaise de la fin du XII^e s., connu pour sa solide biographie sur Richard Cœur de Lion et pour ses nombreux articles sur les Plantagenêt et sur l'histoire mentale et intellectuelle de leurs territoires. Elle s'adresse à un vaste public, comme le prouvent la nervosité de l'écriture, la légèreté volontaire des notes en bas de page, le récit pour la plupart chronologique, voire certaines facilités de style, comme l'épithète « horripilant » réservée à Jean Sans Terre (*an awful king*), en paraphrase de deux humoristes britanniques. Mais clarté et humour sont loin d'être incompatibles avec science. Chaque page recèle des problématiques riches et variées, tout comme est profonde la réflexion sur cet ensemble territorial des années 1154-1224, situé au-dessus des royaumes et principautés de part et d'autre de la Manche, que les chercheurs britanniques appellent « Empire angevin ».

Le terme est piégé, car il sent l'anachronisme des vastes formations coloniales du XIX^e s., où une nation européenne industrielle soumet des territoires lointains au développement précaire. Faute de mieux, l'A. décide cependant de le retenir, en faisant remarquer à juste titre que les textes de la seconde moitié du XII^e s. l'emploient dans l'acception de « gouvernement ». Il remarque, en outre, combien, depuis au moins le XIII^e s., l'historiographie britannique traditionnelle voit dans les domaines continentaux de la royauté angevine un lest, dont l'abandon a permis l'heureuse émergence d'une nation authentiquement anglaise, dégagée des influences nocives de la France : en 1849, p. ex., T.B. Macaulay se réjouit de l'échec de cette aventure, à ses yeux incertaine et calamiteuse, où les trésors insulaires s'évanouissaient dans les fêtes dispendieuses des bords de la Seine et où l'anglais était relégué au rang de langue rustique face au prestigieux français de la cour. À la même époque, Jules Michelet traitait cet « Empire » d'anglais, tout en rendant hommage au combat, long et persévérant, de la monarchie capétienne à son encontre pour parvenir à l'unité inaltérable de la nation française. Face à ces schémas désuets, J. Gillingham insiste sur la divisibilité essentielle de l'Empire Plantagenêt. Il suit C.W. Hollister et T.K. Keefe — à la mémoire duquel l'ouvrage est dédié —, dans leur insistance sur la volonté de Geoffroi le Bel de partager ses principautés entre ses deux garçons. Si Henri II agit par la force des armes contre le testament de son père, il n'en envisagea pas moins le démembrement de son Empire entre ses fils. Pouvait-il en aller autrement, alors que, une cinquantaine d'années plus tard encore, le roi de France lui-même accordait le Poitou, l'Anjou-Maine et l'Artois en apanage à ses cadets ? De cette tendance à la division ressort une autre des idées essentielles de cet essai : l'incapacité des fils d'Henri II à s'entendre, phénomène dont l'A. se garde de tenter une explication, probablement par une crainte louable de tomber dans de faciles explications psychologisantes, trop souvent montées en épingle. Le problème humain est toutefois mis souvent en avant, en particulier dans la comparaison du style de gouvernement des différents rois : les chroniqueurs présentent Henri II en amateur de bains de foule et, à l'opposé, un Jean Sans Terre, méfiant et isolé de ses sujets, qu'il per-

çoit comme des ennemis potentiels. En dépit des tentatives récentes pour le réhabiliter, l'A. juge sans appel ce roi seul responsable de la débâcle de 1204, alors qu'il montre qu'à cette date ses revenus étaient supérieurs à ceux de Philippe Auguste. C'est dire combien la qualité du lien du monarque envers l'aristocratie est déterminante dans la fidélité dont elle fait preuve à son égard. La noblesse jouit d'une marge de manœuvre remarquable en Aquitaine, mais même dans le *regnum* anglo-normand, où elle est mieux contrôlée, elle se révolte souvent contre l'Angevin et pactise volontiers avec le roi de France, en vue d'accroître ses ressources et son autonomie. Il est vrai que le territoire de l'Angleterre, divisé en *shires* et *hundreds*, est mieux administré que les domaines continentaux : l'île est surtaxée et elle subventionne largement les guerres du roi outre-Manche. Ses institutions ont servi de modèle à la Normandie : sur ce point, l'A. semble s'inscrire en faux vis-à-vis de Lucien Musset ou de Jean Yver qui insistent, en revanche, sur la continuité administrative de la Neustrie carolingienne et de la Normandie ducal. Dans le même sens, l'ouvrage mitige la place de la coutume locale pour insister davantage sur les liens politiques et même sur la communauté juridique de l'ouest de la France et de l'Angleterre, alors que certaines lois, comme l'édit de Verneuil (1177) ou l'Assise d'armes (1181), s'appliquent à l'ensemble de l'Empire. Il en va de même avec les officiers royaux qui, comme les sénéchaux, sont assez souvent étrangers au territoire qu'ils gouvernent. On aura compris que l'A. prend également ses distances à l'égard d'un modèle récent qui minimise, sur le plan politique, les éléments communs des territoires des Plantagenêt au profit de la diversité régionale. À bien des égards, sa thèse rejoint Jacques Boussard. L'ouvrage foisonne en autres idées passionnantes, toujours bien formalisées, qu'elles soient originales ou anciennes : universalisme de l'historiographie anglaise des années 1180, où Roger de Howden, Guillaume de Newburgh ou Raoul de Diss, proches de Richard Ier et vulgarisateurs de sa politique, ont une vision bien plus globale de l'Occident que les chroniqueurs antérieurs qui, comme Jean de Marmoutier, Robert de Torigny, Wace ou Benoît de Sainte-Maure, cantonnaient leur récit à leur strict comté ou duché ; importance des tournois dans la supériorité militaire des

chevaliers insulaires, dont Jean le Trouvère dit que trente d'entre eux valent bien, sur le champ de bataille, quarante Français ; larges ressources obtenues dans les douanes portuaires, à une époque où le commerce maritime atlantique connaît un essor sans précédents, comme le prouve la croissance exponentielle de la ville de La Rochelle depuis 1130 ; attachement des villes aquitaines à la couronne anglaise, à l'image de Niort qui réclame un sénéchal anglais pour le Poitou, car ses habitants ne souhaiteraient à aucun prix être encore gouvernés par un noble du cru ; utilisation de la légende arthurienne au profit des Plantagenêt jusque vers 1204, où elle devient, avec la perte de la Normandie et grâce au talent de Chrétien de Troyes, le patrimoine de l'Occident tout entier...

La liste pourrait être allongée. Elle témoigne de la diversité des thèmes abordés dans cet ouvrage, du foisonnement de ses problématiques et de la profondeur de ses analyses. Elle montre, si besoin était, que l'histoire politique est devenue l'un des secteurs porteurs de la médiévisique. L'ouvrage de John Gillingham marque un jalon fondamental dans notre compréhension du XII^e siècle occidental.

Martin AURELL.

Monica H. GREEN, éd. trad. — *The Trotula. A Medieval Compendium of Women's Medicine*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2001, XVII-301 pp., 10 ill. (The Middle Ages Series)

Depuis vingt ans, le nom de Monica Green est associé à l'étude de la gynécologie dans l'Europe médiévale. À travers ses travaux érudits, et ses listes bibliographiques, notamment pour le *Medieval Feminist Newsletter*, elle a servi de guide et d'inspiratrice pour les étudiants et les chercheurs. Au centre de ses recherches se situe le *compendium* appelé *Trotula*, dont elle publie maintenant une édition non seulement savante mais aussi accueillante pour le lecteur. Doté d'une traduction anglaise, l'ensemble, établi vers la fin du XIII^e s., comprend en fait trois textes distincts : le *Liber de Sinthomatibus Mulierum*, le *De Curis Mulierum* et le *De Ornatu Mulierum*. De ces textes, seul le *DCM* peut être attribué à la femme écrivain de Salerne, du XII^e s.,